

peu compte, ils ne s'en occupent qu'avec la résolution bien arrêtée d'avancer d'accumuler sophismes sur sophismes, afin d'obscurcir une vérité qui leur déplaît, que même ils ont déjà prise en aversion.

Il est vraiment pénible de constater que chaque fois qu'une question d'un grand intérêt religieux est soulevée parmi nous, il se rencontre en hauts lieux des catholiques, se disant sincères, qui embrassent chaudement le parti de l'erreur et déclarent à la vérité une guerre à outrance. On a beau essayer de les ramener à des idées plus saines, en leur mettant sous les yeux la doctrine catholique très-nettement formulée dans les décrets des conciles et les bulles pontificales, rien n'y fait. Ils feignent de ne pas entendre et vont toujours leur train. Vous leur citeriez, et avec le plus grand à propos possible, des textes de la Sainte Ecriture, cinq ans et même dix ans durant, que vous n'auriez pas plus gagné sur eux au bout de ce temps que le premier jour. Faites-leur les raisonnements les plus solides et les plus concluants, ils ne cesseront pas de se cramponner à leurs mauvaises raisons, et vous leur arracheriez les entrailles qu'il ne lâcheraient pas prise.

Cet entêtement n'est que l'amour-propre, l'orgueil en action; il est dans l'ordre moral ce que sont les champignons dans l'ordre matériel : il naît hors de propos et il vit au détriment du bon sens. Voyons plutôt : une question se pose; on ne réfléchit pas, on n'examine pas, et l'on se prononce légèrement, sans connaissance de cause, assez souvent même en prenant un ton des plus tranchants. En pareille occurrence, il en est quelquefois qui, sans se douter le moins du monde du rôle qu'ils jouent, se font l'écho d'un sot personnage qui surprend leur bonne foi. Arrive alors un contradictoire qui prend la liberté grande de dire : " Messieurs, pardonnez à ma franchise; mais je crois devoir vous déclarer qu'en vertu de tel et tel principe, dont vous ne tenez pas compte, vous êtes évidemment dans l'erreur. " — Là-dessus on prend feu et l'on s'échauffe, car l'on est malheureusement dans le parti pris d'avance de ne point admettre qu'on puisse se tromper ni manquer des lumières nécessaires pour se prononcer pertinemment sur n'importe quelle question, de ne point réformer un jugement une fois formulé, en quelque matière que ce soit. C'est ainsi que l'amour-propre, se mettant en mouvement sans cause raisonnable, pousse certains hommes à soutenir des opinions erronées avec cette tenacité qui déconcerte souvent plus d'un défenseur du juste et du vrai. Quand par malheur l'amour-propre est doublé d'une ignorance assez épaisse, ce qui n'arrive que trop fréquemment, on a à redouter de bien grands maux. L'histoire ancienne et moderne est remplie aux trois quarts des désastres qu'ont attirés sur la société les faits et gestes des ignorants orgueilleux et têtus.

Un fait, choisi entre cent mille et plus, démontre que nous n'exagérons rien, et ce même temps que les hommes sont les mêmes partout. Puisse-t-on le bien méditer et en tirer un salutaire enseignement.

Quesnel, prêtre de l'Oratoire, avait écrit un livre intitulé : *Reflexions morales*, qui avait été approuvé, après un sérieux examen, par Mgr. Vialard, évêque de Châlons-sur-Marne, en 1671. Vers cette époque, Quesnel embrassa les erreurs des jansénistes. Exilé à Bruxelles, il retoucha son livre, y sema les erreurs qu'il avait embrassées et le présenta dans cet état, en 1694; à Mgr. de Noailles, successeur de Mgr. Vialard sur le siège de Châlons. Mgr. de Noailles, qui ne se doutait pas des changements apportés dans l'œuvre du P. Quesnel, donna sans autre examen son approbation à la deuxième édition. Lorsque plus tard il fut devenu cardinal de Noailles et archevêque de Paris, et qu'il eut condamné en 1703 l'écrit intitulé : *Cas de Conscience*, lequel contenait absolument les mêmes

erreurs que la seconde édition des *Reflexions morales*, qu'il avait approuvées sans examen, on lui reprocha d'être en contradiction avec lui-même, et on lui demanda comment il pouvait condamner en 1703 ce qu'il avait approuvé en 1694. Il n'était pas difficile de répondre : l'archevêque de Paris n'avait qu'à dire que sa bonne foi avait été surprise, et qu'il avait approuvé sans examen et sur la foi d'autrui le livre du P. Quesnel; mais il ne voulait pas faire cet acte d'humilité, ni s'accuser d'avoir donné si légèrement son approbation à un livre dogmatique. De là, un grand scandale. Le cardinal de Noailles se donna le tort, pour ne pas paraître avoir approuvé à la légère, de soutenir les erreurs jansénistes, et, ce qui plus est, de ne pas se soumettre à la bulle *Unigenitus* de Clément XI qui renouvelait les condamnations déjà portées contre elles. Lorsque Benoit XIII confirma la bulle de son prédécesseur, dans un concile tenu à Rome en 1725, le cardinal de Noailles eut encore le malheur d'être du nombre de ceux qui soutenaient les jansénistes. C'était là que l'avait poussé une première faute que l'amour propre l'avait empêché de désavouer. Enfin il ouvrit les yeux. Effrayé des désordres que sa conduite provoquait, il reconnut sa faute en versant des larmes, et le 19 juillet 1728 il fit sa soumission au Pape. Le 10 octobre suivant, le cardinal Noailles rendit publique sa retractation dans un mandement où il montra une si grande et si noble humilité qu'il fit oublier sa conduite passée. L'humilité donne la véritable grandeur; l'orgueil rend vil et méprisable.

Pour compléter ce que nous avons à dire sur ce sujet, nous citerons un autre fait de l'histoire ecclésiastique. On y verra qu'on ne s'abaisse pas du tout, de quelque dignité qu'on soit revêtu, en déférant, par amour de la vérité, aux remarques et aux avertissements d'un inférieur. Si nous avons signalé les écarts de l'amour propre, il est juste que nous fassions connaître des actes héroïques d'humilité.

L'Apôtre Saint Pierre, sans blesser aucunement la foi, mais par pur condescendance, avait usé vis-à-vis de certains juifs, à propos de la distinction des viandes prescrite par la loi mosaïque, d'une dissimulation qui était dangereuse. Saint Paul sentit aussitôt quelles funestes suites pouvaient avoir un acte de faiblesse qui provenait d'une bonne intention, mais qui pouvait entraver la conversion des gentils. Il pensa donc qu'il ne fallait rien ménager, que ce n'était pas le moment d'user de réserve, et il reprit publiquement saint Pierre, le chef du collège des Apôtres, le représentant de Jésus-Christ sur la terre; choisi par Jésus-Christ même. Saint Pierre accueillit la réprimande avec une profonde humilité; bien plus, il n'hésita pas à qualifier d'admirables les épîtres de saint Paul où se trouve le récit de sa faute. Là-dessus, le pape saint Grégoire le Grand fait les remarques suivantes dans une de ses homélies : " Paul, dans ses épîtres, dit que Pierre a été répréhensible, et Pierre, dans ses lettres, dit que Paul est admirable dans ses écrits. Puisqu'il les trouve dignes d'éloges, c'est qu'il les a lues; s'il les a lues, il y a vu ce qui le regarde. Son amour pour la vérité l'a emporté sur toute autre considération; il a approuvé le récit même de sa faute; il a écouté l'avis de son inférieur et l'a suivi. Le premier par son suprême apostolat, il devait être aussi le premier par son humilité. Voyez, il est repris par son inférieur, et il ne s'indigne pas d'être repris. Il ne fait pas observer qu'il a été le premier appelé à l'apostolat, qu'il a reçu les clefs du royaume des cieux, que tout ce qu'il a délié sur la terre est délié dans le ciel. Il ne rappelle pas qu'il a marché sur les eaux, qu'il a redressé d'un mot un paralytique au nom de Jésus, que l'ombre de son corps a guéri des malades, que sa parole a fait expirer Ananie et Saphire, que sa prière a ressuscité les morts. Aux reproches qu'on lui faisait, il n'a rien voulu opposer, afin de ne rien perdre du